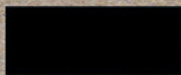




LES DENTS NOIRES

L'HOMME AU GANT



Heliane Bernard
Christian-Alexandre Faure



LES DENTS NOIRES

L'HOMME
AU
GANT



Roman





*« Quel siècle je vois s'ouvrir devant moi !
Comme je voudrais rajeunir ! »*

Érasme

Prologue

Lyon, le 13 mars 1498, dimanche de Quasimodo

La jeune fille marchait dans les rues sombres balayées par un vent de mars. La tête couverte d'un capuchon noir, elle venait de quitter la maison cossue de ses maîtres et avançait d'un pas résolu vers la misérable cahute d'un parent, située à une lieue de là. Au fur et à mesure qu'elle s'éloignait des quartiers bourgeois, le chemin se faisait plus chaotique. Les masures avaient remplacé les riches demeures des artisans parfois encore éclairées à cette heure tardive. Quelques chiens errants fouillaient les ordures. Un rat énorme traversa la ruelle et la fit sursauter. Le gel avait figé la neige mêlée de boues et d'immondices. Elle distinguait avec peine les ornières creusées par les pas des chevaux et les roues des lourds chariots amenant à la ville les produits des villages voisins. Ses mauvaises chausses ne la protégeaient ni du froid intense ni des inégalités du sol. Elle frissonna.

Soudain, elle perçut le galop d'un cheval martelant le sol durci. La lune qui se dégageait des nuages éclaira durement la silhouette de la bête qui fonçait vers elle. Elle se jeta sur le bas-côté.

Le cavalier l'avait aperçue. Il tira sur les rênes. Le cheval se cabra et s'arrêta à quelques mètres d'elle. Enveloppé d'un épais manteau de fourrure, il sauta à terre et s'approcha. Sans un mot, il l'empoigna par l'épaule et abaissa son capuchon. Une cascade de cheveux bruns aux reflets argentés couvrit ses épaules. Elle avait douze ou treize ans. Ses grands yeux noirs un peu en amande dans un visage d'un ovale presque parfait reflétaient à la fois la peur et le défi. Son teint, d'ordinaire pâle, s'était couvert de rougeurs.

Le ciel répandait une lumière froide sur les champs aux alentours. L'homme eut un geste de recul, puis il se ravisa. Elle tenta de se dégager et de s'enfuir. Il l'agrippa par les cheveux, rejeta sa tête en arrière et l'embrassa violemment en la poussant sur le sol glacé. Elle se mit à crier et à se débattre.

— Non, seigneur, non !

L'homme posa avec force une main sur sa bouche, releva la jupe de laine, écorchant de ses bottes rudes la douce chair des cuisses et, la maintenant de son bras puissant, il pénétra au plus profond de ce jeune corps. Elle poussa un gémissement terrible. Des larmes de rage et de désespoir coulaient sur ses joues.

Il laissa échapper un grognement de plaisir avant de s'effondrer sur elle. Lorsqu'il releva la tête, elle aperçut le long regard aux yeux d'opale bleuté qu'elle connaissait bien.

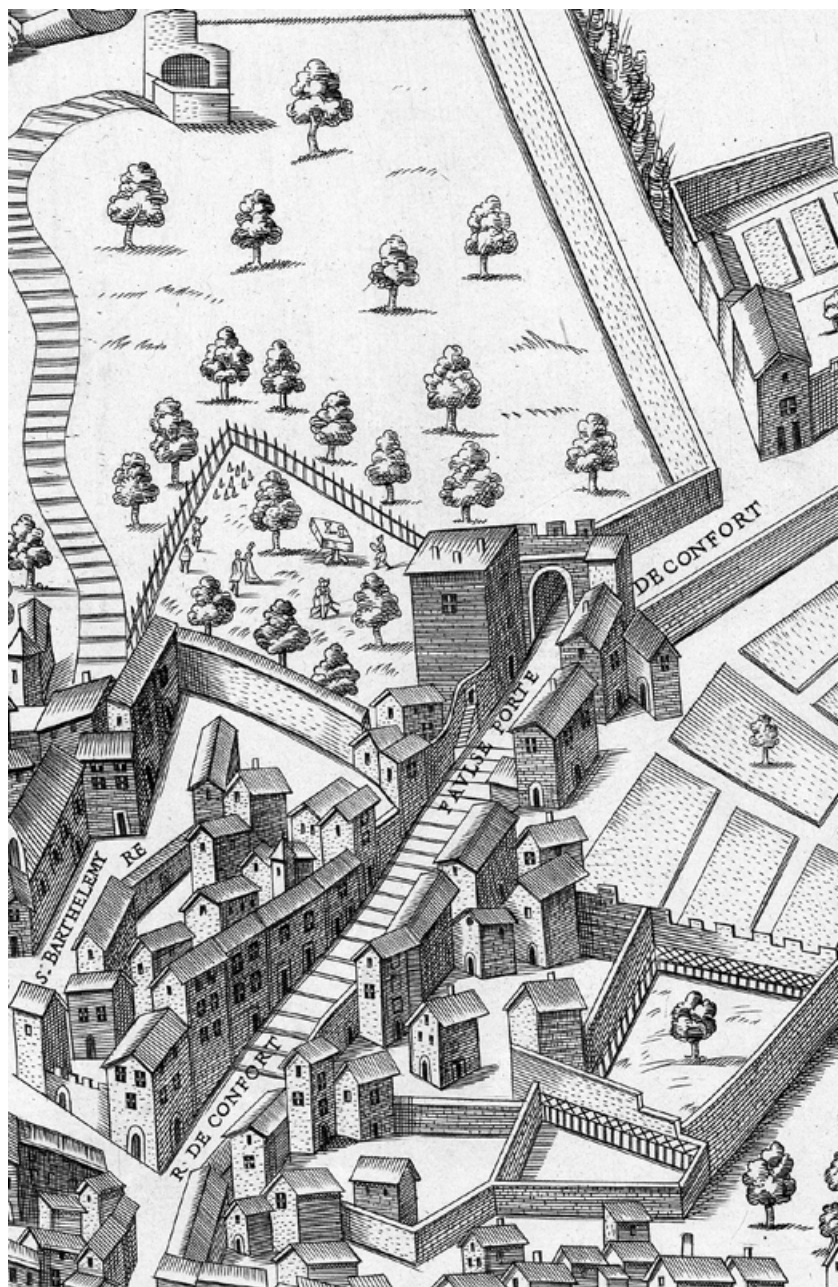


Iulio, fils de Paola Rossellino

Comment il fut convenu que Iulio Rossellino irait en Italie pour y parfaire sa formation de typographe.

Grand et mince, Iulio, fils de Paola Rossellino, servante chez le riche marchand banquier florentin Thomas Gadagne, était un beau garçon. Il avait la peau pâle de ceux qui ne travaillent pas aux champs, des yeux d'un bleu sombre aux pupilles bombées où dansaient parfois des reflets d'or. Le regard était direct, insistant, même s'il se laissait parfois aller à la mélancolie. L'ombre d'un duvet brun surmontait une bouche rouge, ferme, bien dessinée. La fossette du menton affirmait une volonté calme et même têtue. Quand il marchait, ses chaussures souples imprimaient à sa silhouette une grâce étrange. Sa démarche de chat, sa fausse tranquillité étonnaient autant que ses brusques réactions aux injonctions. Souvent, on percevait dans sa voix une secrète nuance de provocation. Il réprimait ses emportements en crispant son visage. Il avait acquis, avec ses lectures, une maîtrise de lui-même qui servait sa condition de sans fortune et de sans nom.

Iulio avait fait irruption dans la vie de la famille Gadagne alors qu'il n'était qu'un nourrisson. Le bambin, ficelé dans ses langes, avait rapidement montré qu'il appréciait peu d'être ainsi ligoté et abandonné dans un berceau poussé dans un coin sombre de l'immense demeure avec jardin et vigne, dont le banquier était propriétaire, en proximité de la Fausse porte de Confort, au-dessus de la montée Saint-Barthélemy. Ses cris étaient si violents qu'ils incommodaient la maisonnée. Il gardait de ses colères un teint cramoisi et des paupières gonflées. Paola, à bout de patience, le confiait le plus souvent à une fillette d'à peine huit ans, Gillette, qui avait pris l'habitude de l'attacher dans son dos et de vaquer à ses menues tâches : donner le grain aux poules, remplir les seaux d'eau, aller au jardin cueillir les herbes aromatiques. Iulio, bercé et en plein air, se calmait.



Dans un coin sombre de l'immense demeure avec jardin et vigne, dont le banquier était propriétaire, en proximité de la Fausse porte de Confort.

Dès qu'il fut sur ses jambes encore flageolantes, Iulio se signala par une détermination farouche à accumuler les sottises, se précipiter dans la mare, grimper aux échelles, se dissimuler dans les recoins de la maison, chaparder des pommes et surtout ne jamais obéir. Il se bagarrait avec plus costaud que lui, piquait des crises de colère qui ne cédaient qu'à une immersion brutale dans un baquet d'eau qui traînait dans la cour ou à une bonne raclée donnée par un domestique, las de ses cris. Sa mère, la fière Paola, ne ménageait pas ses bastonnades, le cœur déchiré et inquiet de tant d'insoumission.

Iulio avait, je crois, à peu près sept ans, quand un jour d'hiver particulièrement maussade, gris et froid, Thomas Gadagne, s'arrêta devant lui. Le gamin était en train de jouer avec un morceau de bois qui ressemblait vaguement à un cheval. Il leva la tête vers la grande silhouette, sourit un peu, salua comme on le lui avait appris et reprit son jeu. L'homme le regardait fixement. Il n'avait pas de fils, seulement des neveux, dont Thomas dit « le Jeune », fils de son frère et associé, Olivier, et il s'était peu à peu pris d'affection pour ce petit garçon avec ses boucles brunes, ses yeux bleu vif attentifs. Sa vivacité et même parfois son innocente insolence lui plaisaient. Le banquier, dont on disait qu'il était l'un des plus fortunés du royaume, venait de refaire sa vie, malgré son âge avancé – il avait passé le demi-siècle – en épousant la veuve Peronette Buatier. Se détournant, il hésita un instant puis d'une voix ferme, il appela Paola et ordonna :

— Paola, il est temps que Iulio apprenne à lire ! Il ira s'instruire avec mes neveux. Il faut le tirer de sa paresse.

C'est ainsi que Iulio s'était retrouvé l'élève d'un jeune séminariste, frère Fabio, arrivé récemment de Florence pour suivre l'éducation de Thomas.

Le lendemain, Paola se présenta, son fils à la main, à la salle d'étude. Le pâle soleil de ce premier lundi de janvier inondait la pièce d'une nappe claire. Du doigt, frère Fabio lui désigna une place autour de la table. Iulio était à côté de Thomas, plus âgé que lui de quelques années. Deux autres cousins de Thomas faisaient aussi partie de la classe. Immobile, Iulio fixait la danse des poussières qui jouaient dans la lumière. Les écoliers suivaient des yeux le nouveau avec curiosité et un peu de mépris. Le précepteur regardait ce bel enfant, pâle, menu, qui semblait fragile comme du verre.

Une corbeille de confiseries, des petits pains et des gâteaux aux formes variées s'étaient devant eux. Des lettres découpées s'amoncelaient sur un plat. Le maître prit une grande coupe ornée d'une croix de par Dieu, y déposa un grand A, sculpté dans un fruit confit et le poussa vers Iulio.

- A. Répète Iulio.
- A, prononça Iulio en riant.
- À quoi te fait-il penser ?
- À un abricot.

Frère Fabio fit une légère grimace.

— Tu as raison, c'est bien de l'abricot, mais le A est surtout la première lettre de notre alphabet. À quel mot te fait-il penser ?

— L'Amitié !

— L'amitié certes, mais regarde bien, Iulio. Le même A est dans le plat. Si tu le trouves, tu pourras le manger !

Iulio, sans hésitation, se saisit d'un gâteau en forme de A.

— Bravo, il est donc pour toi.

Iulio l'assimila d'un trait avec gourmandise. Le prêtre lui tendit un B.

— Ceci est un B. Un B comme la Bénévolence.

Et il épilogua un long moment sur la bonté. Puis ce fut au tour du C. Pour clore ce premier jour d'apprentissage, il en vint au D, qui devait évoquer la Douceur.

La matinée passa. Les cousins et le petit nouveau jouaient, mangeaient, chantaient et apprenaient. Iulio était rose d'excitation. En quelques heures, il avait appris à identifier les quatre premières lettres de son abécé. Quand il lui demanda quelle avait été celle qui lui plaisait le plus, Iulio n'osa pas lui dire que c'était le C, car il raffolait de ces gourmandises dites de Cotignac faites de pâte de coing, aromatisées d'épices et de miel. Le maître d'école appela Paola et félicita devant elle le petit Iulio.

— Ton petit est vif. Ce matin, il s'est nourri de douceurs et de savoirs. Il possédera vite son alphabet. Je te le garantis.

Paola en avait les larmes aux yeux. Thomas, qui avait du mal à mémoriser, et était toujours distrait, jeta un regard noir à Iulio. Frère Fabio donna rendez-vous à ses élèves pour le lendemain à la même heure. Iulio apprit le E, le F, le G, et le H. Le mercredi fut dédié au I, au K, au L et au M ; le jeudi au N, au O, au P et au Q. Il n'échappa pas à Iulio que l'ecclésiastique avait une certaine réticence à prononcer cette dernière ! Le vendredi, Iulio se régala du R, du S, du T, et du V et termina son apprentissage culinaire le samedi avec le X, le Y et le Z¹.

¹ On notera que l'alphabet issu du latin ne comportait pas encore le J, le U et le W. La création des lettres J et U a été proposée historiquement entre l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539) par laquelle François I^{er} imposait l'usage du français dans les actes officiels français, et la publication du manifeste *Défense et illustration de la langue française* par Joachim du Bellay, en 1549.

Le septième jour, enfin, le maître présenta à Iulio, posé sur un lutrin, un cahier d'une trentaine de feuillets dont la couverture était illustrée d'une croix rouge identique à celle qui ornait le plat contenant les caractères découpés dans des friandises. Sur la page de titre trônait la figure du Christ en gloire qui lui rappela celle de la porte de la chapelle que son maître avait fait construire dans son jardin ; aux quatre angles figuraient les quatre évangélistes. Iulio voulut s'en saisir, mais d'un geste de la main, le religieux l'en empêcha et l'invita à se signer et à dire « Croix de par Dieu ». Ouvrant alors cérémonieusement l'ouvrage, il en fit défiler les pages. Chacune d'elles correspondait à une lettre de l'alphabet et était associée à une vertu qui commençait par la même initiale.

— Il s'ouvre sur le A...

— A comme Amitié, lança joyeusement Iulio, heureux de montrer qu'il n'avait pas oublié sa première leçon. L'enseignant fit la moue.

— A comme l'Amour de Dieu, rectifia-t-il. Pour se clore avec le Z qui t'apportera tout le zèle nécessaire à ton apprentissage de la parole divine. Il ne te reste plus qu'à continuer comme ça. Cette semaine, tu t'es régalié de pommes, de fruits confits, de gâteaux, mais en même temps, ton âme aussi s'est enrichie. Ce livre sera désormais le tien. Regarde ce texte, c'est le *Pater Noster*.

Le frère florentin enchaîna en récitant à haute voix la prière que Iulio avait maintes fois entendue sortir des lèvres de sa mère.

Notre Père, qui es aux cieux, que ton Nom soit sanctifié

Que ton règne vienne

Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel

Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour

Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés

Et ne nous soumet pas à la tentation

Mais garde-nous du mal...

Iulio ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase, qu'il clamait victorieux :

— Amen !

Iulio s'était rapidement passionné pour ces matinées d'étude. La colère avait déserté son regard. Toute sa folle énergie passait dans son amour des lettres. Il jouait avec. Dès qu'il était à table, il en fabriquait avec du pain ou des fruits, les regardait avec ravissement, les assemblait en mots, avant de

les enfourner dans sa bouche où il les laissait fondre et s'imprégner de salive. Il aurait voulu emmener partout la tablette en bois que frère Fabio lui avait donnée. Elle était recouverte de plâtre, blanchie à la chaux, prolongée par un manche qu'il tenait serré contre lui. Il découvrit avec émerveillement, écrit au charbon de bois, l'alphabet, dans son entier. Très vite, il sut lire et écrire. Il brodait, avec des modèles, des abécédaires complets et c'était à celui des écoliers qui allait le plus vite dans cette tâche. Le petit Iulio n'oubliait jamais de commencer ses devoirs par une croix de Dieu, puis, en tirant la langue, il inscrivait la majuscule et les mots suivaient. En quelques mois, plus vite que tous les autres, il eut entre les mains *Les Heures de Notre-Dame*, et, surtout *Le Livre des merveilles du monde*, ouvrage qui ne le quitta plus de longtemps. Pour Iulio, c'était un enchantement. Il découvrait l'Orient, comme le chevalier anglais Jehan de Mandeville, auteur du récit de voyage, l'avait fait, terrifié par des hommes sans têtes, des géants hirsutes ou des animaux fabuleux, licornes, dragons ou encore ces fameux rhinocéros, subjugué par la flore luxuriante, entraîné par la magie des images. Plus tard, il aborda d'autres rives avec la grammaire de Donat.

Peu de temps après, Thomas Gadagne avait surpris Iulio devant sa table de travail, regardant avidement un grand ouvrage illustré de bateaux. Le gamin, absorbé par sa découverte, n'avait pas entendu l'homme entrer. Thomas Gadagne était resté un long moment à observer le jeune curieux qui, l'index posé sur la page, en suivait les lignes enluminées. Intrigué, il s'enquit de ses progrès.

— Êtes-vous satisfait de Iulio ?

Le prêtre ouvrit les bras :

— Un petit génie, seigneur. Un don de Dieu. Il sait ses prières. Il sait les Psaumes. Il connaît la vie des saints. Il furète partout pour découvrir des textes. Il est insatiable de curiosité. Je vous le dis en secret, seigneur, il a dépassé, et de loin, les trois autres. Là où il a fallu des mois à Thomas pour maîtriser la lecture, Iulio n'a mis que quelques semaines. Lire est sa passion. Il sera peut-être évêque, si Dieu le veut !

— Nous verrons. Nous verrons, grommela le banquier.

Malgré la pluie de compliments, malgré le bonheur que Iulio éprouvait à apprendre, à broder les mots, à les dessiner, à les modeler, il subissait avec rage les brimades des autres écoliers. Le plus cruel était Thomas. Ce dernier, plus grand, plus fort, que l'on appelait « le Magnifique », n'en pouvait plus de l'attention que lui prodiguait le précepteur. Il ne manquait jamais une occa-

sion de lui envoyer des coups sous la table ou dans la cour, le pinçait, le bousculait et, lors des récréations, refusait de l'inclure dans leurs jeux. Retors, il guettait le moment où personne ne l'observait pour lui tordre le bras ou l'obliger à manger des bestioles qu'il avait enduites d'excréments. Il arrivait que Iulio revienne à la maison, couvert de boue ou de bleus. Battu, traité de chiabrena, de malhardi, de vilain, il ne pleurait pas, serrait les poings. Jamais Paola n'intervint. Son fils devait subir, c'était la loi des riches.

Après quelques mois, décidé à le faire exclure des cours, Thomas se faufila dans la salle d'étude un après-midi où la maison était silencieuse, s'empara des cahiers et des tablettes d'écriture qu'il détruisit, déchira le livre de l'enseignant, saccagea une coupe de lettres qu'il jeta à terre où elle se brisa. Il fallait maintenant faire accuser Iulio. Avec la complicité des cousins qu'il avait dûment chapitrés, ils arrivèrent le lendemain matin et se jetèrent sur Iulio. Ce dernier, pétrifié d'horreur, regardait les dégâts. Tous, en cœur, hurlaient, l'accusant de ces méfaits et commencèrent à le battre. Iulio, roulé en boule, à terre, se protégeait comme il pouvait de leurs coups de pied et poing. Quand le religieux surgit, les garnements se tournèrent vers lui et, désignant Iulio :

— Maître, maître, regardez ce qu'il a fait !

Frère Fabio s'approcha :

— Malepeste !

Il attrapa Iulio et sans tenir compte de ses protestations, prit la baguette qui servait aux châtiments, et qu'il n'utilisait jamais, et se mit à le frapper. La tête, les bras, les jambes. Puis, le redressant, rouge de colère, indigné par ce qu'il voyait :

— Je dirai tes méfaits diaboliques au seigneur Gadagne. Et nous verrons bien ce qu'il fera de toi ! En attendant, à genoux.

Alors que Iulio s'apprêtait à lui répondre, il le tança vertement :

— Et prie Dieu qu'il te pardonne ta folie !

Puis se tournant vers Thomas :

— Va chercher sa mère ! Il a le diable au corps !

— Sauvage ! surenchérent les cousins.

Iulio se redressa vivement sous l'insulte. Son visage lui cuisait, comme s'il avait été giflé.

L'ecclésiastique n'avait pas laissé le temps à Iulio de s'expliquer. Il regardait la salle d'étude dévastée, l'enfant recroquevillé à terre qui pleurait à petits sanglots, le groupe de garçons hilare. Un doute lui vint, qu'il chassa.

Paola et le seigneur Gadagne furent convoqués ; les enfants sommés d'expliquer ce qu'ils avaient constaté en entrant dans la salle, parlaient avec

véhémence, tous en même temps. Iulio, meurtri, épouvanté, eut enfin la parole :

— Je jure devant Dieu et tous les Saints et la Très Sainte Vierge Marie, notre mère, que je suis innocent ! Je le jure, mère !

Et disant ces mots, il s'abattit sur le sol.

— *Alle guagnelle*² !, laissa échapper le séminariste.

— C'est toi, hurla Thomas. Je t'ai vu.

— Oui, on t'a vu, reprirent les autres.

Le seigneur Gadagne, resté calme et blanc de fureur, s'approcha de Iulio :

— Que t'arrive-t-il, mon garçon ? Explique-toi.

Et disant ces mots, il lui prit le menton et l'obligea à le regarder. Le visage boursoufflé, les joues griffées, les cheveux en bataille, Iulio, injustement accusé, se redressant, explosa :

— Jamais, seigneur Gadagne, je ne pourrais faire une chose pareille. Dieu le sait et ma mère aussi. Jamais, jamais, je le jure...

— Ne jure pas ou tu seras damné ! L'enfer...

— Je le jure sur la tête de...

— Je t'enjoins de te taire !

Iulio étouffait de rage et de désespoir.

— Je...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que le banquier lui fit un signe de tête impatient. Il regarda du côté de Thomas. Son sourire narquois lui apprit la vérité. Pointant le doigt vers le neveu du banquier, Iulio hurla :

— C'est lui ! C'est lui. Il me déteste. Il est jaloux. Ignare, mauvais, hypocrite...

Iulio, rendu fou par ce qu'il croyait avoir compris, ne se maîtrisait plus. Sa mère le tira à elle :

— Demande pardon ! Ils sont tes maîtres...

Iulio regimba :

— Non ! Je ne mens pas. Seigneur, croyez-moi.

Il se débattait, lançant bras et jambes de tous côtés, puis, s'arrachant à sa mère, il s'enfuit. Il y avait dans ce cri un tel accent de vérité que le clerc et le banquier s'interrogèrent. Thomas Gadagne scrutait les écoliers qui n'auraient pas imaginé que l'affaire serait aussi grave. Excepté Thomas le Jeune,

2 « *Alle guagnelle* », expression populaire dérivée du latin, littéralement « Par les quatre évangiles ». Nous pourrions traduire par « Par ma foi ! »

pour qui ce fils de servante ne devait pas être à côté d'eux, les deux autres baissaient la tête.

Les enfants durent se confesser et implorer le pardon. L'affaire en resta là. Après quelques jours, le banquier ordonna au professeur de reprendre Iulio. Chez ce dernier montait une rancœur chaque jour plus violente. Il ne se laisserait plus humilier. Thomas dut supporter encore longtemps la présence de celui qui, sans effort, le dépassait à l'école, aux échecs, dans tous les jeux qui demandaient vivacité d'esprit. Il y eut encore des coups fourrés. Iulio fut même blessé. Le silence cependant recouvrait tous ces incidents.

*

Quand Iulio eut dix ans, Thomas Gadagne le plaça comme apprenti chez maître Jacques Sacon, imprimeur et libraire³, originaire du Piémont. Cette profession nouvelle promettait aux jeunes gens entreprenants de se faire un bel avenir, avait pensé le banquier.

Jacques Sacon était un personnage important, riche et respecté. Il possédait deux maisons et un atelier en proximité de Notre-Dame-de-Confort, la chapelle de la communauté florentine de Lyon. Spécialisé dans les éditions juridiques et liturgiques, il travaillait en lien avec les autres imprimeurs qui lui enviaient Iulio, ce garçon étonnant qui promettait de faire un beau chemin.

Contrairement à ses camarades, Iulio rentrait chez sa mère chaque soir. Ombrageux et obstiné, il eut à souffrir, dès son arrivée à l'imprimerie. Il était différent. Il n'aimait pas les joutes brutales, les plaisanteries grossières et grivoises courantes chez les ouvriers. Il aimait la compagnie des adultes. Et puis, surtout, le statut qu'il ambitionnait n'était pas habituel pour un fils de servante, encore moins pour un bâtard du peuple. Il se trouvait là par la grâce du banquier, et par des capacités que les autres apprentis étaient loin de posséder. Il maîtrisait la lecture, l'écriture et le latin, dont il savait déjà des centaines de lignes par cœur, était féru de littérature et de récits de voyage. Peu avenant pour ses camarades qui le tourmentaient, il resta de marbre quand ils raillèrent ses premières maladresses. Le compagnon

3 Le mot désignerait aujourd'hui le métier d'éditeur. À la Renaissance, un libraire vendait les livres qu'il imprimait ou faisait imprimer. Jacques Sacon était considéré comme l'un des plus riches imprimeurs de Lyon, juste derrière Aymé de la Porte (voir *Les Dents noires*, *La Colline aux corbeaux*) et Jacques Huguetan dont il était associé dans le cadre de la très puissante Compagnie des Libraires de Lyon, créée en 1504.

désigné pour le former s'efforçait de l'aider, stupéfait de la rapidité d'adaptation de ce garçon étrange et silencieux. Iulio n'était pas humble. Peut-être avait-il trop conscience de ses capacités ? Mis à l'épreuve, il dut, bon gré mal gré, dompter son humeur sombre. Au fil des mois et des années, à l'aide des conseils bienveillants de son mentor, stimulé par son goût pour l'étude, son comportement évolua. Il se mit à observer les uns et les autres, à étudier leurs forces et leurs faiblesses. Il était redoutable dans ses jugements, mais apprit, à ses dépens, à garder pour lui ce qu'il pensait. Il fit un apprentissage brillant. Avant même d'être reçu compagnon, il en faisait le travail. Si certains lui reprochaient de ne pas rester à sa place, il passait outre, protégé par le maître des lieux. Il reçut son diplôme avec bonheur. Sa mère était là. Le banquier aussi. Thomas le Jeune, avait refusé de le féliciter, contrairement à ses autres cousins qui profitèrent joyeusement de la fête, donnée pour l'occasion dans les jardins du palais Gadagne.

Confiant dans les capacités de Iulio, Jacques Sacon avait choisi Venise pour qu'il y accomplisse son compagnonnage. Dans cette ville superbe, réputée pour la valeur de ses imprimeurs, le jeune homme pourrait acquérir un excellent savoir-faire ainsi que la maîtrise du grec ancien. Maître Sacon n'était pas sans arrière-pensées. Spécialiste d'ouvrages bibliques, il pourrait ensuite employer Iulio à des traductions du Nouveau Testament. Et s'il avait choisi Venise, c'est aussi parce qu'il y entretenait des relations privilégiées avec l'imprimeur-libraire florentin Lucantonio Giunta, qui y avait une officine importante. Iulio poursuivrait sa formation chez lui. En outre, le hasard faisait bien les choses, car, depuis plus d'un mois, le neveu du libraire vénitien, Jacopo, était à Lyon à l'occasion de la foire d'été. Il fut donc convenu que celle-ci terminée, Jacopo se joindrait au voyage et accompagnerait Iulio pour le présenter à son oncle à Venise.



02

1492

Comment Iulio Rossellino quitte le royaume de France et s'ouvre à un monde nouveau.

Entre Lyon et Venise, le 16 août 1517

Les sept cavaliers avaient à peine quitté Lyon et franchi le Rhône, que déjà ils s'éloignaient du Royaume de France et pénétraient dans les terres de Charles II le Bon, Duc de Savoie et Prince du Piémont. Leur petite troupe était encadrée par quelques gardes que le vieux banquier, Thomas Gadagne, leur avait recommandés. Pendant la première heure du voyage, Iulio Rossellino et Giovanni Verrazano n'avaient pas échangé deux mots.

Ce dernier, qui avait pris Iulio sous son aile, était aussi un neveu de Thomas Gadagne. Noir d'œil et de cheveux, la trentaine passée, il avait le teint mat et de nombreuses rides fabriquées au soleil. Ses pommettes saillantes lui donnaient l'air volontaire. Il boitait légèrement de la jambe gauche, mais cette légère claudication ne l'empêchait pas d'être redoutable à l'épée comme au sabre. Aventurier, il parcourait le monde et allait là où les affaires le menaient. Le jeune Giovanni, fou de mer et de navigation, s'était toujours fait remarquer par son indépendance, son esprit critique et son savoir, fidèle à sa devise «*piu chiaro*⁴». Adolescent, revenu à Lyon, sans doute inspiré par la rose des vents qui ornait le blason de sa famille toscane, il avait annoncé qu'il serait navigateur, qu'il irait découvrir des terres nouvelles et des produits nouveaux. Plus tard, corsaire des mers, il s'était bâti, malgré sa jeunesse, une réputation fameuse. Ses opérations commerciales l'entraînaient sans cesse par routes ou par mers entre Venise, Dieppe, Rouen, Lyon ou jusqu'au Proche-Orient où il n'hésitait pas à commercer avec les Turcs. Devenu le principal correspondant du clan des Gadagne, il était en relations constantes avec ses oncles installés à Lyon. Leurs activités étaient toujours

⁴ Plus clair.

coordonnées. Pour eux, Giovanni n'avait pas hésité à commercer avec les infidèles en gagnant les ports ottomans pour en ramener le précieux alun, moins cher que l'alun romain. Au Proche-Orient, il trouvait les produits des Indes, que les Gadagne distribuaient ensuite dans toute l'Europe. La Méditerranée et l'art de la navigation n'avaient plus de secret pour lui. Il avait abordé la Dalmatie, séjourné en Crête, exploré l'Égypte, la Syrie, la Barbarie...

Pour l'heure, Giovanni, qui devait aussi se rendre outre-monts, s'était joint au convoi et chaperonnait le jeune Iulio que lui avait confié son oncle, le temps du voyage qui devait les conduire à Venise.

Le chemin était large et la progression facile. Chevauchant côte à côte, ils avaient adopté une allure régulière, martelée par les fers des bêtes. Iulio contenait son enthousiasme à l'idée de découvrir le monde, le vrai monde, pas celui des livres, ni celui conté par les voyageurs qui passaient à l'imprimerie. Il allait le conquérir. Oui, il était fils de servante, mais il avait lu quelque part que certains, par des actions d'éclat, s'extirpaient de la boue. Il y eut dans son esprit comme une déchirure violente et bienfaisante. En un éclair, des images l'inondèrent de certitudes. Il serait un grand imprimeur. Occupé par ses pensées, il se souriait à lui-même, et d'allégresse, il pressait les flancs de son cheval au rythme de son ardeur.

— Ce sont probablement des pèlerins en route pour Saint-Jacques qui reviennent de Notre-Dame-des-Marais.

Iulio sursauta en entendant la voix de Giovanni qui lui désignait du doigt un groupe de quatre cavaliers visibles à l'horizon. Son regard se porta sur les silhouettes noires qui cheminaient dans leur direction un peu au-delà d'un petit cours d'eau bordé d'herbes et de taillis épais. Il regarda Giovanni d'un air interrogatif :

— Il y a là-bas une chapelle bâtie autour d'une statue de la Vierge Marie qui guérit les malades et accomplit les vœux des pèlerins, poursuivit Giovanni. Elle soigne les plaies, les pustules et même la lèpre, dit-on.

Sur ces mots, Giovanni se signa, suivi de ses compagnons. Peu après, ils voyaient déjà, émergeant des haies, des pans de la tour carrée de Montluel. Ragaillardis à l'idée de s'affaler sur les bancs d'une auberge, les voyageurs mirent leurs chevaux au trot. Longeant un moment les berges de la Sereine, ils dépassèrent un moine installé à califourchon sur une étique rossinante, pénétrèrent dans la Grand Rue et se rendirent directement à leur auberge, située en proximité de l'église Saint-Étienne, en contrebas du château. Une enseigne en fer forgé, suspendue au-dessus du porche d'entrée, reproduisait

un animal fabuleux, une longue corne au milieu du front et signalait le nom de l'établissement : *La Licorne*. Quand Iulio passa sous le chambranle de la porte, il nota sur la dalle de pierre servant de linteau, une marque de compagnon et une date gravée : 1492. L'année ne lui évoqua rien. Elle correspondait sans doute à la construction de la bâtisse. Une façon comme une autre, pour le tailleur de pierre, de ne pas sombrer dans l'oubli.



03

La bonne aventure

*Comment Iulio prête sa main à une bohémienne
et ce qu'elle lui prédit.*

La deuxième journée s'était déroulée sans encombre. Les cavaliers avaient franchi près de treize lieues. Ils avaient passé le péage de la rivière de l'Ain au pont de Chazey, et rejoint d'une traite la petite ville de Saint-Rambert où ils avaient soupé à l'hôtellerie de la Colombe. La soirée se prolongea dans la cour. Les uns et les autres échangeaient des plaisanteries, un pot de vin à la main. Iulio, la tête penchée entre ses jambes, se revoyait dans l'atelier de son maître, Jacques Sacon, au moment où on avait fêté son passage au grade de compagnon. Il se souvenait de la grande salle aux larges arcades qui sentait l'encre et le papier, bruyante des presses et où, encore enfant, il frottait les casses pour les nettoyer, changeait l'encre, bousculé par les apprentis plus âgés, corrigé par les compagnons. Son esprit s'arrêta sur la grande cuisine où sa mère s'activait. Brune et sèche comme un pruneau, Paola avait le visage joliment doré. Il sentait encore sur sa joue la caresse qu'elle lui donnait en passant. À cette évocation, les larmes lui montèrent aux yeux. Tandis que les uns et les autres échangeaient des plaisanteries, il restait absorbé dans ses réflexions, à l'abri de son cœur.

Le 18 août 1517

Reposés par une bonne nuit, ils avaient repris la route et s'étaient engagés dans l'étroit défilé qui devait les conduire à Chambéry, une fois passé le Mont du Chat. Ils avançaient au trot, de ce bon trot réglé et sûr qui permet de faire plus de deux lieues en une heure, suivis de près par les chevaux de bât en liberté. Ils longeaient les gorges de la rivière fortement encastrée entre les montagnes. Par moments, le chemin qui progressait en pente régulière était si étroit qu'ils ne pouvaient passer plus d'un cheval à la fois. Giovanni Verrazano chevauchait en tête, à une portée d'arbalète de ses compagnons.

— Si nous maintenons notre allure, nous pourrions déjeuner demain vers midi à Chambéry, dit Giovanni.

Il avait à peine fini sa phrase qu'ils perçurent le bruit sourd d'un galop. Bientôt, ils distinguèrent deux cavaliers armés de brettes et d'arquebuses. Arrivés à leur hauteur, les inconnus tirèrent sur les rênes pour ralentir le train de leur monture, levant sur le chemin un nuage de poussière. C'étaient des messagers, identifiables aux petits sacs de cuir cadénassés à l'avant de leurs selles. Après avoir échangé quelques civilités, ils fouettèrent leurs chevaux et repartirent au galop.

L'après-midi était déjà bien entamée quand, en main gauche, ils aperçurent, plantées sur la roche, les murailles d'une impressionnante forteresse, flanquée de tours rondes⁵. Giovanni leva le nez et tourna la tête. Quelque chose venait d'attirer son attention. Il lança à ses compagnons :

— Vous ne sentez rien ?

Julio sortit de sa rêverie.

— Ça sent la fumée. On dirait que nous approchons d'un feu.

Il avait à peine fini sa phrase qu'ils entendirent des voix. Débouchant sur une vaste clairière, ils découvrirent quatre chariots installés en triangle autour d'un feu de bois. Ils s'approchèrent du campement, déclenchant des aboiements et le hennissement des chevaux broutant en proximité. Plusieurs enfants en guenilles, pieds nus, vinrent les accueillir en piaillant et les accompagnèrent jusqu'au foyer autour duquel étaient assis une dizaine d'hommes et de femmes au teint de buis.

— Ce sont des Égyptiens⁶, dit Giovanni, je connais un peu leur langue. Arrêtons-nous, nous avons bien mérité la pause.

Les cavaliers mirent pied à terre et s'approchèrent du feu.

Julio avait souvent vu à Lyon ces gens dits « du voyage » les jours de fêtes ou de marchés. Ils n'avaient pas bonne réputation, car on disait qu'ils étaient sans feu ni lieu et étaient soupçonnés de multiples larcins. Mais Julio aimait leurs jeux, leurs danses et leurs musiques et ne s'arrêtait pas à ces dires. Les hommes s'étaient redressés et entouraient les nouveaux venus. Giovanni Verrazano les salua dans leur langue ce qui les surprit. Plusieurs d'entre eux éclatèrent de rire. Le plus âgé lui répondit avec un fort accent franco-provençal et les invita à faire reposer leurs montures. Une femme s'était approchée et leur tendit une gourde, qu'ils acceptèrent avec plaisir.

⁵ Le château médiéval de Pierre-Chastel.

⁶ Appellation alors fréquemment utilisée pour désigner les bohémiens.

— Nous sommes installés ici pour la nuit, reprit le vieux. Nous arrivons de Chambéry où nous avons fait un spectacle à la cour du Duc.

— Vous êtes musiciens ?

— Oui, mais les gens de la cour apprécient aussi nos tours d'acrobatie, lui répondit le saltimbanque, en accompagnant ses mots d'un saut périlleux arrière.

— Vous êtes de quel pays ?

— Nous sommes sans pays, sans prince et sans lois, lança une voix rieuse venant de derrière eux.

Iulio se retourna. Une jeune femme d'à peu près son âge, la peau brune, s'approchait d'un pas dansant. Sa jupe colorée découvrait des chevilles fines. Elle avait surgi de l'ombre, le regard provocant, le nez retroussé, la bouche bien fendue. Une délicate transpiration ourlait sa lèvre supérieure. Ses yeux noirs comme du jais brillaient à la lumière du brasier. Ses cheveux, aussi sombres que ses yeux, étaient dénoués et retombaient sur ses épaules largement dénudées. Elle portait de grands anneaux d'or aux oreilles. Sa blouse échancrée laissait entrevoir des petits seins fermes et il émanait d'elle une sensualité animale. La sauvageonne était décidément plus jolie que la beauté. Elle s'approcha de Iulio et, tout en lui lançant un regard de braise, se saisit de sa main gauche, et lui caressa la paume de son index. Suivant du pouce une ligne de sa main, elle leva les yeux vers lui.

— Ce n'est pas l'or que tu recherches, mais la beauté du cœur et le savoir de l'esprit. Je me trompe ?

Iulio ne lui répondit pas.

— Toi, ton cœur est pur. Tu ne peux pas mentir.

D'un geste, elle chassa de son visage ses cheveux. Elle le dévisagea de nouveau d'un regard profond.

— Je le vois. Tu es généreux. Tu vas, porté par le vent qui t'emmènera loin... sur terre comme sur mer. La chance t'accompagnera longtemps et tu seras comme un prince. Je vois de nombreuses rencontres...

Se prenant au jeu, Iulio se mit à rire.

— Et l'amour ? Est-ce que je serai aimé ?

Elle resta un moment silencieuse, parcourant les lignes de sa main. Puis elle ajouta :

— Tu auras bonheurs et malheurs. Je vois des femmes, des dangers et les vastes horizons de ton esprit. C'est une femme qui te montrera le chemin.

— Une femme ?

— Oui.

- Comment est-elle ?
- En la voyant, tu la reconnaîtras.
- Mais quand la verrai-je ?
- D’ici peu.
- Va-t-elle m’aimer ou me haïr ?
- L’amour et la haine sont les fruits du même arbre.
- Combien de temps vivrai-je ?
- Jusqu’à l’aube...

Elle se reprit et ajouta :

- L’aube des temps nouveaux.

Elle lui serrait fortement la main, la retenant captive de ses longs doigts. Puis, ses yeux s’assombrirent et elle en referma la paume. Giovanni Verrazano, qui avait suivi la scène, intervint d’une voix ferme :

— Iulio je ne suis pas sûr que ce soit le meilleur moment pour te faire dire la bonne aventure. Il est temps que nous nous remettions en route. Nous avons encore du chemin, si nous voulons pouvoir rejoindre Yenne avant la nuit.

04

Iulio réalisa qu'ils étaient le 21 août

*Comment Iulio découvre la beauté d'un paysage et comment
les sept compagnons réchappent à des grêlons plus gros
que des balles de sarbacane.*

Après avoir dormi à Yenne, ils avaient gravi les hauteurs du mont du Chat. Les compagnons de voyage restaient silencieux, attentifs à l'effort des chevaux. Un air vif et transparent accompagnait la lente montée. Iulio posait un regard vague sur le lointain. À un moment, sans y avoir pris garde, il se sentit envahi par un sentiment étrange, enveloppé, submergé par l'immensité qu'il découvrait autour de lui. Pour la première fois de sa vie, il s'éblouissait d'un paysage. Comme pris d'ivresse, il se redressa, ralentit le pas de sa monture, l'esprit immobile de stupeur. Les nuages étaient sous ses pieds et lui, il cheminait vers le ciel d'un bleu puissant. Son âme s'élevait à l'exemple de son corps. Il avait laissé ses compagnons prendre de l'avance pour contempler les montagnes qui s'étiraient à perte de vue. Au loin, un gigantesque massif blanc, tel un colosse, pointait son sommet dans le ciel lumineux. Iulio sentait en lui quelque chose qu'il aurait été incapable de décrire, une sensation étrange qui traversait son corps, une sorte de vertige, un moment de plénitude, comme si la nature lui parlait ou qu'il s'était fondu en elle. Se tournant vers le sud-ouest, son regard s'était arrêté sur l'étendue d'un lac d'un turquoise presque gris, aussi lisse qu'un miroir. Le cri d'un aigle l'arracha à ses méditations. Il avait relancé son cheval et rattrapé ses compagnons. Pendant toute la descente pour rejoindre la capitale des Ducs de Savoie, il n'avait pas proféré un mot.

À Chambéry, Iulio avait profité d'une pause de quelques heures pour découvrir cette ville dont il avait souvent entendu parler. Il avait été pris dans le va-et-vient incessant des gens qui s'activaient, des convois qui se dirigeaient vers l'Italie et se croisaient en criant, des marchands qui tiraient les charrettes de fruits, de poules et de lapins en cage, de femmes aux paniers

pleins de linge... La forteresse, qu'il avait vue de loin, était impressionnante, mais plus encore la tour Ronde et la chapelle du Château, avec ses fenêtres modernes en ogives. Sa mère lui avait raconté qu'elle recelait depuis plus de cent ans, jalousement gardée, la relique du Saint-Suaire et que des milliers de pèlerins, deux fois l'an, affluaient, pour aller se recueillir avec ferveur, devant ce trésor, suppliant le Ciel de les guérir et de leur accorder le Paradis.

Le soir, ils avaient fait halte dans la place forte de Mont-Mellian, sur la rive droite de l'Isère, dans une auberge appuyée contre les remparts de la forteresse dominant la ville. Iulio, en fin de repas, alors que les conversations allaient bon train, se pencha vers Giovanni :

— Jamais, seigneur Giovanni, je n'avais ressenti une telle impression de puissance et d'éternité, une telle émotion, comme je les ai éprouvées tout à l'heure, face à ces montagnes...

Gêné, craignant qu'il se moque d'un sentiment peu viril, le garçon s'arrêta. Giovanni sourit.

— «Et les hommes vont admirer les cimes des monts, les vagues de la mer, le vaste cours des fleuves, le circuit de l'Océan et le mouvement des astres et ils s'oublient eux-mêmes.»

Devant l'œil surpris de Iulio, il poursuivit.

— Ce n'est pas moi qui dis ça ! C'est saint Augustin.

Le lendemain, ils avaient rejoint le bourg fortifié d'Aiguebelle où ils furent reçus pour déjeuner chez le seigneur de Charbonnière, un ami de Thomas Gadagne. Puis ils avaient parcouru encore plus de quatre lieues, qui les avaient menés à la nuit tombante dans une auberge de La Chambre.

Le 21 août 1517

Giovanni s'était levé le premier. Debout sur le seuil de l'auberge, il observait le ciel encore sombre avec inquiétude. Un bruit sourd grondait au loin.

L'étape suivante allait être longue et éprouvante, pour les hommes comme pour les bêtes. Des pluies diluviennes avaient transformé le chemin qui devait les conduire jusqu'au col du Mont-Cenis en un fleuve de boue où les chevaux risquaient de s'enfoncer à chaque pas. Pour l'avoir franchi déjà plusieurs fois, Giovanni savait qu'il leur serait difficile de passer le col dans la journée, mais il espérait, au moins, pouvoir atteindre le hameau de Termignan, situé trois lieues avant. Une auberge, à l'enseigne du *Géant Christophe*, y servait de relais de poste et ils pourraient y trouver refuge, avant de se

lancer dans l'ascension finale. Giovanni avait les yeux rivés vers le ciel. Des nuages s'enroulaient autour des sommets.

— Regardez ce qui nous guette.

La voix de Iulio le fit sursauter.

— Je ne t'avais pas entendu arriver.

— Vous avez vu ? reprit Iulio en désignant du doigt une énorme masse grise surplombant le massif. Regardez. Ces nuages qui prennent des formes singulières. Ils se meuvent en monstres terrifiants. Voyez ce centaure qui fonce dans le ciel et qui, l'instant d'après, se dilue en un géant menaçant.

Giovanni se tourna vers Iulio en souriant. Le garçon continuait :

— C'est curieux, j'ai souvent l'impression de voir dans la nature des choses cachées, des êtres fabuleux, des formes mystérieuses.

— En tout cas, aujourd'hui tes êtres me semblent bien tourmentés, si j'en crois l'orage qui se prépare.

Aussitôt que la lumière du jour le permit, les voyageurs se mirent en route, Giovanni Verrazano en tête. Au-dessous d'eux, la vallée était noyée dans un épais brouillard. L'air était frais. De la buée s'échappait des narines des chevaux. Par moments, la pente était telle qu'il leur fallait mettre pied à terre. En descente, les hommes retenaient les bêtes et marchaient en avant, mais en montée, ils s'accrochaient à la queue de leur monture. Épuisés et en sueur, ils atteignirent enfin une hutte isolée, très haut dans la montagne. Elle était minuscule et faite de grosses pierres empilées les unes sur les autres.

— C'est un abri de berger, dit Giovanni en mettant pied-à-terre. Regardez, les traces d'un brocard, clama-t-il en leur désignant des marques inscrites dans la terre boueuse. Nous allons nous arrêter un moment. Les bêtes n'en peuvent plus.

Iulio sauta de sa monture et, appuyé contre son flanc brillant de moiteur, il laissa son regard errer vers les sommets, qui, tels des palais de rocs ou de sombres châteaux aux tours farouches, se dressaient au loin. Il se sentait minuscule devant ces hautes cimes qui montaient la garde au seuil du ciel. Bien que fatigué, il savourait cette émotion nouvelle d'appartenir à la nature et commençait à goûter l'ivresse de l'aventure. Il pria.

Leurs chevaux, ayant retrouvé un souffle normal, les voyageurs reprirent leur ascension. Ils avançaient lentement. Le chemin sinuait au milieu des mélèzes. Le vent était plus âpre que jamais. Au bout d'une heure, une pluie dense et régulière se mit à tomber. Le dénivelé était de plus en plus fort. Le sol caillouteux glissait sous les sabots des bêtes qui trébuchaient.

Les chevaux ahaïaient, haletants, trempés. Après avoir franchi environ cinq lieues, Giovanni retrouva le sourire en apercevant la silhouette du petit hameau de Saint-Michel où il savait pouvoir trouver du ravitaillement et laisser se reposer leurs montures. Il était grand temps, car le vent et la pluie redoublaient de fureur. Quand ils arrivèrent au refuge, on aurait pu tordre leurs vêtements comme du linge de lessive. Giovanni Verrazano, qui avait pris les devants, heurtait du poing la porte de l'auberge. Aucune réponse. Il frappa un second coup. Il entendit la voix d'une femme qui appelait son mari. Rejoint par ses compagnons, il frappa un troisième coup sec. Cette fois, la porte s'entrebâilla sur le maître du logis. L'homme resta un moment effrayé par cette troupe hagarde qui piétinait devant le chalet. Il avait la tignasse noire et une barbe épaisse, couleur queue de vache. Ses yeux brillaient comme ceux d'un renard. Après un temps d'hésitation, il finit par leur ouvrir et les laissa entrer en lâchant d'un ton rogue :

— D'où venez-vous dans cet équipage ? Venez vous mettre au chaud. J'envoie un valet bouchonner vos bêtes.

Quelques minutes plus tard, le groupe se réchauffait devant la cheminée. De la pièce dans laquelle ils s'étaient réfugiés, ils pouvaient entendre l'eau qui traversait en torrent l'étable adjacente. Réconfortés, ils récupéraient en buvant une grosse écuelle de lait bourru encore tiède de la traite.

Ils avaient repris des forces. Dehors, le ciel s'était éclairci. Giovanni se leva, s'étira et après avoir payé leur écot, il invita ses compagnons à se remettre en route.

À peine avaient-ils franchi une lieue que la pluie reprit de plus belle. Giovanni, regardant le ciel, fit la grimace. Des grondements sourds approchaient et s'intensifiaient de minute en minute. Le tonnerre, comme une canonnade à gros ressauts, déchargeait autour d'eux des tombereaux de boulets. L'orage claquait. Le cheval de Iulio se cabrait à chaque éclair. Des grêlons, plus gros que des balles de sarbacane, fouettaient hommes et bêtes. Leur sentier n'était plus qu'un ruisseau en crue. Les pierres roulaient, les chevaux glissaient, se tordaient les boulets. De violentes bourrasques les poussaient de travers. Les mains engourdies, les hommes avaient toujours plus de peine à tenir les rênes mouillées. Les bêtes peinaient. L'orage redoublait. Apercevant un rocher en saillie, Giovanni proposa une pause. Hommes et chevaux se mirent à l'abri. Dès que l'orage se calma, ils reprirent leur ascension. Ils ne voyaient toujours pas poindre la moindre habitation. Autour d'eux, la pluie avait cessé. Ils n'entendaient plus que le bruit monotone de la boue giclant sous les sabots des chevaux, troublés par le cri aigu d'un hibou.

La nuit commençait à tomber. Un roulement de tonnerre résonna, suivi d'un éclair si éblouissant qu'ils se crurent un moment en plein jour.

— Je me demande si nous ne ferions pas bien de redescendre jusqu'au rocher qui nous a servi d'abri. Nous pourrions y passer la nuit, dit l'un des voyageurs.

— L'auberge ne doit plus être bien loin, lui répondit Giovanni.

Le groupe poursuivit, se laissant guider par les chevaux qui avançaient d'instinct. Alors qu'ils traversaient une zone boueuse, Jacopo Giunta sentit son cheval glisser de l'antérieur droit, puis du gauche, et enfin, des quatre pattes. Il eut juste le temps de sauter à terre avant que l'animal ne tombe sur les genoux. Au même moment, la voix de Giovanni retentissait dans l'obscurité :

— Termignan !

Quelques minutes plus tard, ils franchissaient enfin le porche de l'auberge. La salle n'était éclairée que par deux lampes à huile, qui fumaient au plafond noirci, parmi les saucisses et les couronnes d'oignons tressés.

— D'où venez-vous donc ? dit l'aubergiste. Faut être fous pour prendre la route par un temps pareil. On ne peut pas mettre le nez dehors ! Depuis plusieurs jours, il pleut des hallebardes.

Et se retournant vers Verrazano il ajouta :

C'est miracle que vous soyez tous indemnes.

— Le Ciel en soit loué. Saint Christophe les aura protégés, ajouta son épouse, tout en se signant du doigt.

Julio réalisa que c'était le 21 août, jour même de la fête du saint protecteur des voyageurs. Il eut une pensée pour Paola qui, quand elle avait appris son prochain départ pour l'Italie, avait dépensé ses faibles économies pour lui offrir une gravure sur bois du saint patron, qu'il avait serré avec soin dans son bagage.

Édition

Fablyo, Lyon

www.editions-fablyo.fr



Fablyo

ISBN : 978-2-492385-01-8

Également paru : [La Colline aux corbeaux](#),
premier tome de la saga
«Les Dents noires»
et [L'Encre et le feu](#), troisième tome.

Conception graphique

Élise Milonet

Adaptation EPUB

Cecilia Gérard

Visuel de couverture

L'Homme au gant, Titien (dit), Vecellio Tiziano (vers 1489-1576) © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Stéphane Maréchal.

Illustrations

Pages 2-3, p. 8, p. 263, p. 267, p. 282, p. 290, p. 382, p. 385, p. 399 : *Plan scénographique de la ville de Lyon vers 1548* © Gilles Bernasconi, Archives municipales de Lyon / Pages 58-59, p. 61, p. 66, p. 73, p. 102, p. 131, p. 139, p. 148, p. 192, p. 194, p. 214 : *Vue perspective de la ville de Venise, 1500*, Jacopo de' Barbari © Bibliothèque Nationale de France / Pages 218-219 : *Utopia*, Thomas More, «Utopiensium alphabetum» © Bibliothèque Nationale de France / Page 275 : *Carte du monde, 1507*, Martin Waldseemüller © Library of Congress / Page 410 : *Marque de Sébastien Gryphe datant de 1542* © Musée de l'imprimerie et de la communication graphique de Lyon / Page 411 : *Représentation d'atelier datant du XVI^e siècle* © Musée de l'imprimerie et de la communication graphique de Lyon.

Remerciements

Nous remercions chaleureusement les nombreux amis qui nous ont aidés et encouragés dans les relectures de ce livre, et notamment : Jane avril, Anne-Marie Després, Jeannine Deutschmann, Valérie Direz, Lou Dubois, Pascale Favre, Nathalie Lagrange, Christophe Mauri, Jacques Rostan. Merci également à Pierre-Antoine Lebel, responsable du Service documentation du Musée de l'imprimerie et de la communication graphique de Lyon, ainsi qu'aux Archives municipales de Lyon. Merci enfin à François Rabelais qui nous a soufflés et inspirés pour les «chapeaux» ou préambules ouvrant les chapitres.

16 août 1517. Iulio, jeune compagnon imprimeur, sans fortune et sans nom, quitte Lyon pour Venise. C'est lui, *L'Homme au gant*, que, par un fabuleux hasard du destin, peindra le grand Titien. Dans cette ville brillante et sulfureuse, il va s'éblouir de tout ce qui fait l'humanisme, mais se heurtera à la passion exclusive d'une femme, et aux interdits sociaux et religieux de son temps. Il lui faudra fuir. Sur les traces de son ami le navigateur Giovanni Verrazano, découvreur du site de New York, et sous le choc de sa lecture du livre *Utopia* de Thomas More, il se prendra à rêver de Nouveau Monde et d'une société de justice et de tolérance...

Roman initiatique inspiré de personnages et d'évènements réels, *L'Homme au gant* est l'histoire d'une vie. Après *La Colline aux corbeaux*, premier tome de la saga « Les Dents noires », il plonge le lecteur au cœur des capitales de l'imprimerie que sont Lyon et Venise, où se croisent des personnages aussi fameux que le richissime banquier Thomas Gadagne, le mage Nostradamus ou encore « le Prince des libraires », Sébastien Gryphe – dans un siècle raffiné et violent qui évoque, par ses bouleversements, notre monde contemporain.

Heliane Bernard et Christian-Alexandre Faure,
docteurs en histoire, renouent ici avec la grande
tradition des romans historiques.



Fablyo

ISBN : 978-2-492385-01-8
www.editions-fablyo.fr